VIRTANEN Pirjo Kristiina, *Indigenous youth in Brazilian Amazonia, changing lived worlds*

Palgrave Macmillan, New York, 2012, 221 p., bibliogr., index, ill., photos, cartes.

Raphaël Coliaux

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/jsa/14729>
DOI : 10.4000/jsa.14729
ISSN : 1957-7842

Éditeur

Société des américanistes

Édition imprimée

Date de publication : 31 octobre 2016
Pagination : 243-245
ISSN : 0037-9174

Référence électronique

Raphaël Coliaux, « VIRTANEN Pirjo Kristiina, *Indigenous youth in Brazilian Amazonia, changing lived worlds* », *Journal de la Société des américanistes* [En ligne], 102-1 | 2016, mis en ligne le 05 décembre 2016, consulté le 04 septembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/jsa/14729> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/jsa.14729>

Ce document a été généré automatiquement le 4 septembre 2022.

Tous droits réservés

VIRTANEN Pirjo Kristiina, *Indigenous youth in Brazilian Amazonia, changing lived worlds*

Palgrave Macmillan, New York, 2012, 221 p., bibliogr., index, ill., photos, cartes.

Raphaël Coliaux

RÉFÉRENCE

VIRTANEN Pirjo Kristiina, *Indigenous youth in Brazilian Amazonia, changing lived worlds*, Palgrave Macmillan, New York, 2012, 221 p., bibliogr., index, ill., photos, cartes.

- 1 Novateur, l'ouvrage de Pirjo Kristiina Virtanen est l'un des premiers à s'intéresser à la jeunesse indienne dans le contexte amazonien. En enquêtant à la fois en terrains rural et urbain, elle interroge les dynamiques par lesquelles ces jeunes « reproduisent leurs subjectivités dans de multiples espaces sociaux » (p. 15). L'auteure nous décrit une génération profondément « ambiguë », typique d'un entre-deux social et culturel. C'est la jeunesse manchineri (14-24 ans) de l'état d'Acre (Brésil de l'Ouest) qui est au cœur des analyses de Virtanen, avec quelques incursions chez les adolescents cashinahua et apuriña.
- 2 On ne s'étonnera pas de voir la description des rituels d'initiation, tant dans les communautés que dans les villes, occuper une place importante dans l'ouvrage (chapitres 1 et 2). La période de réclusion qu'impliquent ces rituels, du fait de la vulnérabilité physique et spirituelle propre à l'entre-deux âges, est un préalable à une pleine intégration dans le corps collectif. Les savoirs transmis à cette occasion font intervenir les générations antérieures qui contribuent à faire de ces jeunes de véritables « acteurs dans le monde » (p. 53). Toutefois Virtanen montre que la nouvelle génération est aujourd'hui plus active que les précédentes au cours de ces rituels, signe d'une récente conquête d'autonomie.

- 3 De même, les pratiques chamaniques sont l'objet d'intéressants développements (chapitres 3 et 4). Le chamanisme est devenu l'élément clé d'un « capital ethnique » valorisé dans la société brésilienne. D'où l'intérêt, pour les jeunes Amérindiens, de se saisir de cette ressource symbolique de manière à se distinguer – avec succès – au sein des mouvements ethnopolitiques et des institutions publiques.
- 4 Mobiliser ces références proprement « indigènes » peut donc se révéler fort utile, en particulier en contexte urbain (chapitre 5). Les villes sont aujourd'hui de véritables carrefours où se croisent mouvements politiques indigènes, ONG culturalistes et institutions transnationales. L'enjeu dès lors est d'y « capter » des ressources nouvelles qui pourraient servir la communauté.
- 5 Ces jeunes officient donc comme les nouveaux « porte-parole légitimes » de leurs pairs ; ils agissent dans l'intérêt du groupe, en son nom, et contribuent de fait à faire exister le groupe comme tel. Les références au travail de Pierre Bourdieu sont nombreuses dans cet ouvrage. On notera d'ailleurs un rapprochement intéressant entre cette sociologie, qui insiste tant sur l'« incorporation » des structures sociales, et la littérature contemporaine qui fait du corps le locus de la socialité chez les Amérindiens.
- 6 Maintenir ce lien avec les communautés constitue du reste un ancrage local fort utile pour les jeunes natifs, car les migrations, les nouvelles pratiques et savoirs ne sont pas sans conséquences sur les dynamiques d'identification. Ceux-là sont moins tentés de se désigner « manchineri » ou encore « cashinahua » que, de façon plus générique, comme « indigènes » (chapitre 6). Les villes permettent tout autant de se « distinguer » en faisant valoir des traits indigènes spécifiques et hautement valorisés, que de se « dissimuler » pour échapper parfois au racisme ambiant. Racisme subtil qui, par le biais des nouvelles politiques multiculturelles, force les Amérindiens à afficher leur altérité de la façon la plus radicale – la plus exotique s'entend – pour être reconnus comme de véritables interlocuteurs (chapitre 7).
- 7 Le sujet traité par Virtanen est épineux, parce qu'il éclaire des séries de contradictions en apparence insurmontables. Souvent, les témoignages oscillent entre un attachement fort envers la « communauté » et un désir de la « dépasser ». Les villages sont autant les symboles de l'abondance et de la continuité culturelle, que de l'immobilité et de l'impossibilité de la transformation (p. 124). Le défi est de montrer, par l'enquête, que ces deux perspectives ne s'excluent pas et que l'ambivalence des arguments se résout par exemple dans cette figure du « porte-parole ». Ces jeunes incarnent une logique d'échange relativement inédite avec la société brésilienne contemporaine, échange qui ne serait pas particulièrement marqué par l'acculturation. En cela, l'ouvrage de Virtanen est une réussite.
- 8 On regrette néanmoins une allusion constante aux « communautés » manchineri, et « amérindiennes » en général, sans que soit questionnée l'origine de cette entité politico-administrative au Brésil. L'auteure la présente pourtant comme une source d'identification essentielle pour les jeunes natifs et il est fréquemment question de retrouver le « sens de la communauté » (p. 98 et 174). Or des travaux récents ont montré que ce modèle d'organisation était, au Brésil, l'œuvre des missionnaires, réinvestie plus récemment par les ONG et les institutions étatiques (Araújo 2009 ; Stoll et Theophilo Folhes 2013, 2014). Une approche historique de ces communautés aurait sans doute permis de mettre en perspective le lien que les jeunes disent entretenir avec elles et par là le rôle de « porte-parole » qu'ils entendent assumer.

- 9 On aurait également aimé davantage de détails sur les ressorts affectifs et matériels de cet « attachement » envers le groupe. Comment est-il (re)produit ? Dans quels cas échoue-t-il ? Des témoignages montrant en effet une prise de distance critique envers la communauté, voire un rejet, auraient fourni des analyses intéressantes. Sont évoquées, en outre, de « nouvelles relations de réciprocité » (p. 121) entre les jeunes urbains et leurs familles restées dans la réserve, sans que soient vraiment explorés les cycles de l'échange, ainsi que leurs effets affectifs (relations d'obligation, de reconnaissance, etc.).
- 10 Mais il fallait bien commencer par décrire, dans ce champ d'étude inédit, le panorama général de la jeunesse amérindienne, comme l'a habilement fait Pirjo Kristiina Virtanen. Ses travaux à venir permettront certainement de comprendre plus en détail les dynamiques les plus récentes.
-

BIBLIOGRAPHIE

ARAÚJO Roberto

2009, « De la "Communauté" aux "populations traditionnelles". Aspects de la modernité amazonienne », *Nuevo Mundo Mundos Nuevos* [en ligne], « Colloques », <http://nuevomundo.revues.org/56593> (DOI : 10.4000/nuevomundo.56593), consulté le 31/08/2016.

STOLL Émilie et Ricardo THEOPHILO FOLHES

2014, « La (dés)illusion communautaire. De l'ambivalence de la notion de communauté en Amazonie brésilienne », *Journal de la société des américanistes*, 100 (2), p. 73-103.

AUTEURS

RAPHAËL COLLIAUX

Doctorant en sociologie, École des hautes études en sciences sociales